

« visible » dans ce que l'on attend d'elle aujourd'hui, provoque chez des voyageurs dont certains sont en train de la découvrir tandis que d'autres, en l'occurrence ses habitants, la sillonnent ou l'exploitent depuis longtemps ? C'est sans doute le mérite des détours auxquels nous nous sommes livrés que de suggérer une pluralité de discours qui ne se réduisent pas à une opération de description enthousiaste et globalisante. Située à la confluence de diverses expériences, les unes en amont de grands textes imprimés et les autres en aval, dans le sillage d'effets de mode que répercutent des voyageurs demeurés anonymes ou peu connus, l'écriture de la montagne à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle devient parfois méticuleuse et attentive à des détails. En tant que « laboratoire de la nature » et conservatoire de certaines mœurs, la montagne est aussi faite de ces éclats que recueillent dans leurs papiers de déchiffrement parfois difficile le minéralogiste, le statisticien ou le botaniste.

Par-delà le travail de dépeçage et de mise en morceaux d'un espace qui paraissait jusque-là à peine ébauché et destiné à ne rester qu'un lieu de passage offert à des opérations d'aplanissement, ce qui se profile dans nos écrits obscurs est peut-être en définitive l'érection d'un lieu de mémoire. Car de quoi est-il question dans les quelques écrits « primaires » que nous avons considérés ? De comprendre l'histoire de la terre, de construire une science notamment géologique ou de mettre en scène un rapport personnel avec la montagne ? De décrire la montagne, ses rochers, ses plantes, ses habitants, ou au contraire de s'écrire soi-même, d'écrire son expérience dans un espace où les impressions se font vives, où le regard est soudain porté par une attente culminant dans une brève contemplation ? Passant de l'écriture de soi dans la montagne à la description de la montagne comme objet tantôt découpé en fragments, tantôt renvoyé à la totalité d'une création inachevée, les quelques journaux manuscrits ou imprimés que nous avons considérés suggèrent que la montagne est effectivement promue au tournant des Lumières en un espace privilégié d'inscription de toutes les mémoires possibles.

Université Pierre Mendès France (Grenoble II)

Claude Reichler

## L'économie pastorale : un paradigme anti-moderne chez les voyageurs dans les Alpes

Si l'on peut dire qu'une nouvelle page commence dans l'histoire culturelle européenne avec la 'découverte' des Alpes, bien que celles-ci aient été connues et parfois appréciées auparavant, c'est que le XVIII<sup>e</sup> siècle *donne une formulation*, pour la première fois, au lien établi entre un espace géographique, un paysage et les hommes qui y habitent. C'est cette formulation qui est neuve, plus que l'espace proprement dit ; c'est elle qui stimule l'exploration scientifique, l'enthousiasme du discours et l'expérience esthétique. Les voyageurs et les écrivains de la première partie du siècle (y compris Haller et Rousseau, bien sûr) ont joué un rôle essentiel en faisant appel aux grands modèles de la culture européenne (l'âge d'or, le sublime, l'état de nature, etc.) pour comprendre et décrire les réalités matérielles et sociales qu'ils observaient. Mais c'est dans le dernier tiers du siècle que la représentation nouvelle prend véritablement consistance, se diffuse et en vient à caractériser tout le centre de la chaîne des Alpes. Je voudrais en donner ici deux témoignages quasi contemporains venus de deux voyageurs dans les Alpes, De Luc et Ramond de Carbonnières. Je concentrerai mes analyses sur la question du paysage, considéré par certains voyageurs du tournant du siècle comme le fruit d'une *association* entre une communauté humaine et la nature, beaucoup plus que le produit d'une contemplation esthétique.<sup>1</sup>

### De Luc et l'Oberland

Jean André De Luc (1727-1817), curieux de toutes les sciences, s'est intéressé particulièrement à l'histoire naturelle. Ses voyages dans les Alpes,

<sup>1</sup> Ces thèmes sont développés, selon des perspectives complémentaires, dans mon livre *La découverte des Alpes et la question du paysage*, Genève 2002.

commencés très tôt<sup>2</sup>, lui ont permis de réunir à Genève un cabinet minéralogique qui deviendra célèbre. Tout autant physicien que naturaliste, passionné par les questions climatiques, il travaille sur les instruments de mesure et invente un hygromètre qui permet des progrès décisifs dans les connaissances météorologiques. Ses *Recherches sur les modifications de l'atmosphère* (Genève, 1772) reçoivent un accueil enthousiaste dans le monde scientifique. Géologue, mais aussi croyant, il veut prouver que l'histoire de la formation du globe terrestre n'est pas en contradiction avec la *Genèse*. Savant d'envergure européenne, nommé lecteur de la Reine d'Angleterre en 1773, il est aussi professeur de philosophie et de géologie à Göttingen. Il réside à Londres, à Berlin, ailleurs encore, mais n'oublie pas de revenir à Genève et dans les Alpes. C'est comme Genevois bien sûr qu'il connaît Rousseau, dont il prend le parti à l'occasion, et avec qui il effectue un tour du Léman en 1754, lorsque Jean-Jacques imagine revenir s'installer dans sa ville natale, au moment où il rédige la Dédicace du *Discours sur l'inégalité*. Mais son 'rousseauisme' dépasse l'anecdote biographique, nous y reviendrons.

De Luc est l'auteur d'un nombre considérable de publications scientifiques et d'un livre qui s'apparente au récit de voyage : les *Lettres sur quelques parties de la Suisse et sur le climat d'Hières*<sup>3</sup>, fondées sur un voyage effectué en 1774 avec Mlle Schwellenberg, dame de compagnie de la Reine d'Angleterre, et qui sont aujourd'hui tombées dans l'oubli. Pourtant le récit ne manque pas de qualités, et l'auteur y met en pratique avec efficacité et imagination son savoir universel. Il s'y présente en philosophe plutôt qu'en savant, soucieux de connaître l'homme autant que la nature. Son livre est d'ailleurs paru aussi sous le titre de *Lettres physiques et morales sur les montagnes et sur l'histoire de la terre et de l'homme*.<sup>4</sup> « Physiques et morales » : De Luc tient la gageure de cette double dimension qui fait de lui une sorte d'inventeur méconnu de la géographie humaine. Il sait analyser la perception du paysage dans une perspective phénoménologique. Il sait aussi que le paysage relève d'une dimension collective, qu'il est autant le produit de l'intervention des hommes que d'une certaine disposition des choses dans la nature. Plutôt que d'« intervention », De Luc parlerait d'adaptation de l'homme à son environnement naturel. Il décrit longuement les bords du lac de Thoue, qui l'enchantent pour cette raison. Partout, sur les coteaux bordant les rives en gradins, des hameaux, des chalets, des pâturages, des vergers. Chaque maison a près d'elle son jardin, et les hommes vivent du produit de leur terre. Les hameaux ont pris naissance aux lieux où les sources étaient abondantes, explique-t-il. Les

<sup>2</sup> Il effectue la première ascension du Buët en 1765.

<sup>3</sup> J. A. DE LUC, *Lettres sur quelques parties de la Suisse [...]*, La Haye 1778.

<sup>4</sup> Chez le même éditeur, et la même année. Une édition ultérieure en six volumes porte le même titre, mais ne contient pas les voyages en Suisse.

chaumières sont à demi cachées sous les arbres, à travers le feuillage desquels on aperçoit quelquefois le clocher d'une église. De Luc ne sait qu'admirer, de la beauté du panorama du lac et des montagnes qui l'encadrent, ou de la parfaite intégration de l'habitat au site. L'heureuse coexistence des hommes et des choses lui semble entre tout admirable.

Non loin se trouve la plaine d'Interlaken, couverte d'arbres fruitiers. À l'époque où le naturaliste y passa, elle était partiellement exploitée comme terrain communal, c'est-à-dire appartenant en commun aux bourgeois des communes qui y faisaient paître leurs bêtes et se partageaient le produit des vergers. De Luc consacre une longue lettre à l'éloge de ce système. Il le sait menacé, parce que dans la plupart des nations européennes les réformes agricoles suppriment les pâtures communales et favorisent la constitution de domaines privés et clos. L'Angleterre a connu déjà ce mouvement des *enclosures*, contre lequel les pares paysagers aristocratiques disposent les illusions de leurs espaces ouverts, l'indistinction fictive du jardin et du paysage.<sup>5</sup> Dans les campagnes continentales, les modes de culture changent aussi, on concentre et on spécialise les productions. Des capitaux nouveaux, souvent constitués par le commerce colonial, deviennent maîtres du jeu et imposent aux hommes leurs contraintes. Les pauvres quittent la campagne et cherchent à s'employer dans l'industrie naissante. C'est le temps des physiocrates en France, et celui d'Adam Smith en Angleterre, qui prépare et fait paraître le livre qui deviendra la charte du libéralisme économique, *La Richesse des nations* (1776).<sup>6</sup> Smith analyse la production des biens en régime capitaliste et montre comment les nations augmentent le bien-être de la population en faisant croître la productivité et en accélérant les échanges.

On l'a dit, De Luc connaît l'Angleterre et situe avec lucidité la question des terrains communaux du haut-pays bernois dans cet ensemble de problèmes nouveaux : « Un système spécieux gagne chez les nations », écrit-il en résumant de manière critique certains arguments des libéraux. Selon lui, le bonheur du peuple ne réside pas dans une économie de production, mais tout au contraire, dans l'économie de subsistance traditionnelle : celle qui permet aux hommes de tirer du sol où ils vivent de quoi satisfaire leurs besoins, et ne vise pas tant l'accroissement ou la circulation des richesses, que le partage et la sécurité, en particulier la sécurité des faibles. Alors que le système ancien garantissait à ces derniers une participation au bien commun, argumente-t-il, ils vont se trouver dépossédés rapidement dès lors qu'on aura confié toutes les terres à la propriété

<sup>5</sup> Cf. Michel CONAN, Postface à *Trois essais sur le beau pittoresque de William Gilpin*, Paris 1983.

<sup>6</sup> Sur les physiocrates, cf. Yves CITTON, *Portrait de l'économiste en physiocrate. Critique littéraire de l'économie politique*, Paris 2000.

privée, qui favorise la prospérité des habiles et des forts. La différence entre riches et pauvres augmentera par l'inégalité des capacités des uns et des autres. À ces désastres sociaux s'ajouteront des modifications paysagères que De Luc déplore par avance :

Tous ces pays-ci, qui ont encore beaucoup de terrain, et même de bon terrain en commun, sont réellement très heureux, parce qu'il n'y a pas de misérables ; [...] parce que l'argent, surtout, ne peut pas tout entreprendre ; que l'homme qui a quitté son pays pendant une partie de sa vie active pour aller faire fortune ailleurs ne peut pas, en revenant chez lui avec ses richesses, engouffrer par l'appât d'une jouissance momentanée toutes les possessions des petits cultivateurs, raser les hameaux, abattre les haies, et soumettre à un gros fermier, sous le titre de valets, des hommes qui auparavant étaient ses égaux.<sup>7</sup>

De Luc analyse parfaitement la structure d'une logique économique déjà formée au XVIII<sup>e</sup> siècle, et fait voir les dispositifs de modernisation qui sont à l'œuvre à travers leurs conséquences locales et humaines. *Raser les hameaux, abattre les haies, soumettre des hommes* : voilà conjoints, dans la figure d'un parallèle, le malheur des êtres et celui des paysages. Au contraire, pense De Luc, le système communal associé à la petite propriété, et le type de paysage à la fois diversifié et adapté qu'une telle économie maintient, fait le bonheur des habitants. C'est par cette question du bonheur que De Luc commence sa lettre III, avant d'entreprendre un plaidoyer très argumenté en faveur du système des communes :

L'un des objets moraux qui nous a le plus frappés dans notre voyage, est le bonheur des hommes dans les lieux où ils jouissent en commun de quelque portion de terrain.<sup>8</sup>

« Doux plaisirs de la vie champêtre », « douces jouissances », « bonheur continu et durable », « longue, vraie fête de la nature », « plaisirs de tous les jours et de tout âge », « plaisirs sans agitation ni remords »... Que d'hyperboles s'accumulent dans ce style *belles âmes* que De Luc utilise à l'usage de la Reine, l'illustre lectrice à qui sont adressées les *Lettres* ! Mais de plus, une ontologie appuie l'éloge du bonheur champêtre : les habitants de l'Oberland sont heureux puisque, en vivant en harmonie avec la nature, ils accomplissent le destin de l'homme. Ils réalisent à la fois le Bien et le Vrai. De même, De Luc ne cesse de

<sup>7</sup> DE LUC, *op. cit.*, 61. L'ensemble du passage dont quelques extraits sont cités ici, se trouve aussi dans Claude REICHLER et Roland RUFFIEUX, *Le Voyage en Suisse*, Paris 1998, 565.

<sup>8</sup> DE LUC, *op. cit.*, 54 (*Le Voyage en Suisse, op. cit.*, 562).

louer leur beauté, qui est force chez les hommes et grâce chez les femmes – et chez tous, adaptation aux conditions naturelles.

Parce qu'il était nécessaire de faire la critique de cette idéalisation massive, on a souvent brocardé la naïveté sentimentale du naturaliste genevois. En fait, faisant montre d'un souci didactique sans doute trop appuyé, mais sans naïveté, il analyse avec pertinence une situation historique réelle. Mais de plus, en homme qui cherche à concilier la foi et la philosophie, il décrit la population des vallées alpêtres selon un modèle patriarcal qui se réfère à la fois à l'Ancien Testament et à la « société commencée », cette « véritable jeunesse du monde » dont parle le *Discours sur l'inégalité*.<sup>9</sup> Son rousseauisme n'a rien de primaire. De Luc interprète et nuance le modèle imaginé par Rousseau ; il l'adapte aux circonstances géographiques et sociales. Il interprète, dans les termes d'une analyse économique et humaine concrète, la critique des besoins factices engendrés par la civilisation qu'avait développée Rousseau dans sa fable historique du *Discours sur les sciences et les arts*. On pourrait d'ailleurs montrer chez De Luc la présence de conceptions venues de Locke<sup>10</sup>, autant sans doute que de Rousseau. La conviction que la raison, le respect d'autrui et le désir de sécurité sont au fondement des communautés humaines, l'idée que la convention originaire passée entre les hommes est destinée à préserver ces données fondamentales, tout cela est au cœur de sa compréhension des communautés montagnardes. De plus, quand il plaide pour le maintien des pâtures communales, il ne plaide pas contre la propriété, ni pour un « état de nature » égalitaire ; il pense que les communaux constituent un mécanisme de protection sociale. Jamais il ne pourrait adhérer à la violence des déclarations du Citoyen contre la propriété, qui ouvrent la Seconde Partie du *Discours sur l'inégalité* :

Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisait de dire, *ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreur, n'eût point épargné au Genre-humain celui qui arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables. Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la Terre n'est à personne.<sup>11</sup>

<sup>9</sup> Ouvrage auquel De Luc fait allusion dans la discussion sur les communes.

<sup>10</sup> De Luc connaît les thèses que Locke développe dans *Two Treatises of Government*, paru en 1690, qui constitue durant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle un passage obligé de la discussion sur les fondements du politique et la société civile.

<sup>11</sup> In : *Oeuvres complètes*, éd. Jean Starobinski, Paris 1964, vol. III, 164. Starobinski rappelle qu'au moment de la parution de ce texte, le mouvement de clôture des biens communaux, venu de l'exemple de la réforme agraire en Angleterre, gagne déjà la France.

Dans cette société alpine que présente De Luc, l'unité de base est la famille, fortement structurée. Les fonctions de ses membres sont immuables, l'homme travaillant aux champs et la femme gouvernant la maison. Le dimanche, la société se rassemble sur la place du village ; on danse, on joue, on se délasse en bavardant ; les enfants s'ébattent librement. Toujours, l'intégration prime. D'un certain point de vue, De Luc va plus loin que Rousseau, ou du moins il est à la fois plus concret et plus scientifique. Il veut montrer que le monde naturel prend nécessairement le pas sur la société, et celle-ci sur l'individu, et qu'à l'inverse, le sujet humain ne se comprend lui-même qu'en s'inscrivant dans les dimensions qui lui donnent sa place et son sens, comme dans des sphères en intersection.

On reconnaît le paradigme anti-moderne qui se reformule de diverses manières tout au long du siècle des Lumières, et qu'on a pris l'habitude d'associer surtout à l'œuvre de Rousseau. Le mythe d'une société hors histoire, d'un état humain originaire, préservé des bouleversements apportés par la technique et les transformations économiques, lui confère une force particulière.<sup>12</sup> La tradition du voyage en Suisse a été l'un des lieux d'élection de ce mythe. Mais ce ne fut pas en fait la Suisse comme telle (en tout cas pas la Suisse des villes et des manufactures) qui fut le laboratoire du paradigme anti-moderne, mais la partie centrale de l'arc alpin, celle que découvrirent les voyageurs européens durant la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Géographiquement, cet espace va des Alpes grisonnes au massif du Mont Blanc ; politiquement, il comprend d'abord les cantons démocratiques de la Suisse 'primitive', puis tous les cantons alpins, avant d'être élargi à d'autres sociétés alpines. Cet espace, déterminé à la fois par la nature et par l'homme, forme ce qu'avec Augustin Berque on nommera un *milieu*.<sup>13</sup>

## Ramond de Carbonnières et le Hasli

Louis-François Ramond de Carbonnières, né en 1755, passa son enfance et son adolescence en Alsace dans un environnement de langue française, puis

<sup>12</sup> On sait qu'à travers l'essai de Montaigne (« Des Cannibales »), cette représentation de l'état de nature vient de l'Antiquité, comme l'ont montré Lovejoy et Boas dans leur étude sur le primitivisme.

<sup>13</sup> Le milieu est défini comme l'ensemble des relations qu'une société entretient avec l'étendue et la nature. Ces deux réalités n'ont de sens, comme le dit Berque, « ni par ni pour l'homme », mais « dans l'homme et autour de l'homme ». Cf. en particulier *Le Sauvage et l'artifice*, Paris 1986, 2<sup>e</sup> partie, « La raison du milieu ».

étudia le droit à l'Université de Strasbourg, alors de langue allemande. Il s'y lia avec une société de jeunes gens passionnés de littérature, dans laquelle se trouvait le poète Jakob Lenz, ami de Goethe et promoteur du *Sturm und Drang*. Le souvenir de Goethe, qui avait séjourné à Strasbourg en 1770-1771 et avait publié son *Werther* en 1774, était sans doute très présent dans ce groupe. C'est sur les traces de Goethe (celui-ci avait visité la Suisse et les Alpes en 1775) que Ramond effectue son premier voyage en Suisse ; il y retournera plus brièvement l'année suivante. Mais c'est à Paris, en 1780, qu'on lui fait connaître le livre récent de William Coxe, les *Sketches of the natural, civil and political state of Switzerland...*, déjà apprécié d'un public choisi. Ramond décide de le traduire en français, et publie sa traduction l'année suivante.<sup>14</sup> Sa carrière s'oriente ensuite dans divers sens, mais à 25 ans, Ramond a déjà accompli son œuvre de médiateur culturel majeur dans l'histoire de la découverte des Alpes. Il a aussi derrière lui plusieurs ouvrages de jeunesse : des élégies, quelques drames, un roman. On y sent l'influence de Goethe, de Shakespeare et d'Ossian par la place accordée au fantastique, à la mélancolie sombre, au sentiment cosmique ; on y découvre aussi la sensibilité et la violence dramatique du *Sturm und Drang*. « Sensibilité allemande, langue française », dit à propos de ces premières œuvres un de ses commentateurs.<sup>15</sup> Ces premiers travaux littéraires sont aujourd'hui oubliés. Seuls survivent les ouvrages du pyrénéiste que devint par la suite Ramond : les *Observations sur les Pyrénées* (1789), le *Voyage au Mont-Perdu* (1801). La traduction des *Lettres* de Coxe font entre les uns et les autres une transition capitale. Dans les « Observations du traducteur » et les « Parties du voyage du traducteur », que Ramond ajoute au texte du voyageur anglais, on voit naître le premier romantisme français, avant l'*Obermann* de Senancour et le *René* de Chateaubriand. Mais cela n'empêche pas l'admirateur de Buffon et d'Horace-Bénédict de Saussure qu'était aussi Ramond, de manifester une intense curiosité scientifique et une grande rigueur descriptive. Plus qu'un texte-pivot dans l'œuvre du seul Ramond, cette œuvre brève et en apparence secondaire constitue donc un moment essentiel dans l'histoire de la représentation des Alpes et un document privilégié pour l'analyse de la culture européenne. Dans un discours à la fois plus intérieur et plus pathétique, le texte de Ramond travaille les mêmes

<sup>14</sup> *Lettres de M. William Coxe à M. W. Melmoth sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse*, trad. Ramond de Carbonnières, 2 vol, Paris 1781.

<sup>15</sup> Francesco ORLANDO, *L'Opera di Louis Ramond*, Milan 1960. Son biographe le plus récent reprend la formule, en la précisant de manière peut-être excessive : « Un romantique allemand de langue française, le seul qui ait existé » (Cuthbert GIRDLESTONE, *Louis-François Ramond...*, Paris 1968).

idées que celui de De Luc, et cherche lui aussi à formuler ce lien particulier entre espace géographique, paysage et hommes.

Ramond consacre de longues pages à cette partie de la vallée supérieure de l'Aar qu'on appelle *Oberhasli*, dont le chef-lieu est Meringen. Géographiquement, il pense que les sommets des Alpes bernoises qui l'entourent – Jungfrau, Schreckhorn, etc. – forment « le centre des Alpes suisses ». Il en donne pour preuve leur altitude, le système hydrographique qui y fait naître plusieurs rivières, ainsi que les dimensions du massif lui-même, qui était couvert de vastes glaciers à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.<sup>16</sup> Il y voit aussi les témoignages les plus anciens de la genèse des Alpes, comme le squelette à nu des couches primitives surgies du noyau terrestre et érigées par la puissance du feu intérieur. À ces ruines des premiers âges s'ajoutent des montagnes plus modestes, des crêtes calcaires dont il pense qu'elles sont les vestiges des fonds marins apparus au moment du retrait des eaux. Lui aussi, comme Saussure dans sa première théorie de la Terre, combine plutonisme et diluvianisme. Son information lui vient en partie de Buffon et en partie d'un ouvrage de Sigmund Gottlieb Gruner paru en 1760 à Berne et traduit en français en 1770.<sup>17</sup> Son imagination vive et son esthétisme de *Stürmer* le porte à associer aux hypothèses scientifiques toute l'émotion qui le transporte et l'enthousiasme de son style :

Quel terrible et sublime tableau que celui de cette contrée ! quelle étude que celle de ces monts de diverse origine et d'âge différent, qui attestent les grandes révolutions de la nature, ses lents travaux, ses caprices subits et ses effrayants désastres. Quelles annales pour l'observateur que ces rochers, que trente siècles ont formés ou détruits, que ces cadavres de montagnes renversés dans les profondeurs qu'elles dominent, et ensevelis sous les glaces qui accompagnent la vieillesse de tous les êtres. (*op. cit.*, t. I, 265)

Ramond voit dans les hautes montagnes un héroïsme de la nature, il en fait les combattants d'une histoire effrayante et grandiose. L'espace l'étreint, lui parle, s'empli de sens et *devient* ainsi un paysage. Le destin des humains mime cette

<sup>16</sup> Ramond confère au Schreckhorn le caractère central qu'on attribuait en général au massif du Gothard, dont on voyait partir quatre fleuves vers les quatre points cardinaux. Dans le système géomorphologique qu'il propose, la chaîne des Alpes a deux centres : l'un autour du Schreckhorn, l'autre dans le Mont Blanc. Il expose cette théorie dans son chapitre sur les glaciers.

<sup>17</sup> *Die Eisgebirge des Schweizerlandes* (3 vol., Berne 1760-1762). Première tentative de décrire et d'expliquer la formation des glaciers suisses dans leur ensemble, ce livre a été traduit en français par le chevalier de KERALJO sous le titre de *Histoire naturelle des glaciers de Suisse*, Paris 1770.

grandeur de la nature puisque, explique Ramond, les habitants de cette contrée sont restés en somme inviolés. Ils n'ont jamais été soumis par les Romains, forcés de s'arrêter devant les difficultés du terrain alors qu'ils pénétraient et dominaient partout ailleurs. Les Barbares eux-mêmes n'ont pas réussi à se soumettre les peuples de ces régions élevées. Ainsi les habitants actuels de l'Oberhasli seraient-ils les descendants de la plus ancienne peuplade autochtone d'Europe, peuple immémorial dont les mœurs et le caractère n'ont pas bougé depuis la nuit des temps : « Une sorte d'immutabilité caractérise son genre de vie », écrit Ramond ; « depuis qu'on le connaît, ce peuple n'a point changé, et l'on est en droit de conclure qu'il y avait longtemps qu'il ne changeait point. »<sup>18</sup> Les idées d'ancienneté, de résistance, de centralité, qui marquaient la présentation géographique sous-tendent également toute la description historique. À preuve de l'ancienneté des peuples de l'Oberhasli, le voyageur mentionne les vieilles chroniques enregistrant les modifications des glaciers, et les registres des bergers consignnant les filiations des troupeaux. Les noms mêmes des montagnards attestent la pérennité de leur race et leur consubstantialité avec le sol...

Le savoir de Ramond n'est pas uniquement livresque, puisqu'il a vécu au contact de la population et choisi d'habiter la soupente d'une hutte rustique, à laquelle il accédait par une ouverture ménagée dans le plafond, en grim pant sur le poêle de l'unique chambre. Son récit est un témoignage passionné de l'enthousiasme de la découverte, mais aussi une description qui lie de manière cohérente le territoire, son histoire, le mode de vie des hommes qui l'habitent et la culture matérielle : bref, une description qui propose l'analyse d'un milieu. Tout anachronisme mis à part, on pourrait dire aussi que le texte de Ramond constitue une brève monographie de terrain, la description quasi ethnographique d'un milieu alpin.<sup>19</sup> Les maisons bâties avec des madriers équarris, les toits de bardeaux lestés de lourdes pierres, les intérieurs faits d'une chambre au plafond si bas qu'il est impossible de se redresser ; le lit de feuilles sèches, la lucarne nocturne à travers laquelle se découpe la silhouette des montagnes, le bruit constant des torrents ; les costumes féminins, qu'il compare à ceux des femmes des îles grecques ; les jeux, les luttes sportives, les corps souples faits aux travaux difficiles et aux marches interminables ; la nourriture composée presque exclusivement des produits de transformation du lait... Pour Ramond – et pour ses lecteurs –, le sentiment d'exotisme est absolu : « Qui croirait qu'il existe en

<sup>18</sup> RAMOND, *op. cit.*, t. I, 282.

<sup>19</sup> Ramond était conscient d'inscrire son travail dans la mouvance d'un savoir qui cherchait ses repères : il cite ainsi pour le réfuter Cornélius DE PAUW, auteur d'un ouvrage sur *L'Origine des Américains* (1771) qui polémiquait avec les partisans de l'innocence naturelle des Sauvages.

Europe et à côté de nous des habitations où il n'entre, pour ainsi dire, ni pain, ni vin, ni eau ? »<sup>20</sup>

Le langage, où Ramond trouve une source d'informations et qu'il mentionne dans un souci à la fois poétique et philologique, confirme cet exotisme. À l'époque où il voyage, les toponymes n'étaient pas toujours fixés, et certains sommets pouvaient avoir plusieurs noms, selon la vallée d'où on les voyait. Il interroge les noms : le *Wetter-Horn*, ou « Pic des orages », le *Schreck-Horn*, « Pic de terreur », le *Jungfrau-Horn*, « Pic vierge »... Ces noms l'enchantent parce qu'ils disent d'un même souffle l'espace et le sentiment, l'un et l'autre sublimes, et qu'ils portent des croyances et des traditions.

On l'a dit, Ramond s'est documenté, il a consulté des ouvrages savants et des sources indigènes ; l'intérêt pour l'agriculture de haute montagne et la fabrication des fromages y est attesté dès le XVI<sup>e</sup> siècle. Les livres les plus récents sont l'*Histoire naturelle de la Suisse*, de Scheuchzer (1672-1733), publiée en allemand dans les années 1750, et l'ouvrage d'Élie Bertrand, *De l'usage des montagnes*, paru en 1754. Son information lui permet de rédiger un chapitre intitulé « Des Alpes et de l'économie pastorale », qui complète la description de ce que j'appellerai, avec Augustin Berque, l'*écoumène* alpin.<sup>21</sup> Ramond décrit avec précision le nomadisme saisonnier des familles qui suivent les troupeaux dans leur transhumance, montant par paliers, dès le printemps, vers les alpages d'altitude, pour redescendre à la fin de l'été. Il montre l'attention mise à faire les foin, puis les regains aux différentes altitudes, à sécher l'herbe, à remplir les fenils en prévision de l'hiver. Il mentionne le rôle des communautés qui veillent au bon usage des pâtures, à la juste répartition des meules de fromage fabriquées en commun, au partage des frais occasionnés par les accidents. Au cœur de tout le système, il y a, selon Ramond, l'intégration de l'homme dans son environnement, mais aussi un art du vivre-ensemble qui souligne d'une autre manière la symbiose avec la nature. L'adaptation humaine est faite à la fois de soumission et d'ingéniosité : Ramond montre que les peuples alpins utilisent la nature sans disharmonie parce qu'ils fabriquent les outils dont ils ont besoin en transformant les objets naturels. Ainsi donne-t-il une description admirative des greniers de montagne faits de madriers grossièrement taillés : composés d'une seule pièce où l'air passe librement, ce sont des séchoirs pour les fromages qu'on y entrepose. Ils sont construits

<sup>20</sup> RAMOND, *op. cit.*, t. I, 248.

<sup>21</sup> La notion d'*écoumène* est particulièrement intéressante ici, parce qu'elle englobe les divers aspects notés par Ramond. Se rapportant aux manières dont les hommes occupent les espaces où ils vivent, elle concerne à la fois l'habitat, l'économie, le vivre-ensemble ; elle se situe à l'intersection de la biologie, de la culture matérielle, de la géographie et de l'ethnologie.

sur des pilotis pour les isoler de l'eau ; mais, entre le haut des pilotis et le sol de la chambre, on a glissé de larges pierres plates pour empêcher l'entrée des rongeurs... Ramond donne nombre d'exemples de cette ingéniosité de bricoleurs, que Claude Lévi-Strauss aurait peut-être qualifiée de 'néolithique' : telle la grande variété des produits tirés du lait, parmi lesquels la diversité des fromages... Ce qu'admire Ramond, c'est que les objets de la nature deviennent fonctionnels sans coûteuse transformation. Tout est pris sur place, et chacun peut tout faire par lui-même, comme dans une autarcie préservée de toute pénétration extérieure. La complémentarité entre les hommes et la nature peut alors être totale, définissant un *milieu* sans solution de continuité.

La fertilité des pâturages et la qualité du fourrage permettent aux habitants du Hasli de produire de considérables quantités de fromages. Il est significatif que Ramond ne mentionne que très rapidement, dans une brève conclusion, le fait que la plus grande partie de cette production soit exportée vers l'Italie, et que les habitants en tirent des revenus et des biens. L'existence d'un commerce transalpin important non seulement ne l'intéresse pas, elle est même en contradiction avec la théorie de l'autarcie pastorale dont le voyageur a décrit les bienfaits. Pour que soit pertinent et non-contradictoire le paradigme anti-moderne que développe Ramond, pour croire et faire croire à la *formule* de cette « société commencée » vivant dans un monde préservé, on doit passer sous silence les échanges commerciaux, l'existence d'un système capitaliste, la spécialisation des tâches. Ramond décrit l'économie pastorale des vallées alpines comme si elle fonctionnait sur un principe de subsistance, comme si elle se confondait avec cette économie archaïque dont parle Marshal Sahlins.<sup>22</sup> Il évoque d'ailleurs significativement les croyances populaires se rapportant à l'âge d'or, quand les alpages étaient encore plus riches, les vaches encore plus fécondes ; ou les récits qui disent les sociabilités non-conflictuelles de la vie patriarcale, les fêtes familiales, les noces, les cérémonies où l'on mange des fromages vieux de soixante ans et des morceaux de lard de vingt-cinq...

Si Ramond ne contrôle pas toujours l'influence que sa subjectivité et sa culture peuvent avoir sur sa compréhension, il anticipe pourtant de manière remarquable certains caractères d'une description scientifique de l'*écoumène* alpin. Aussi crée-t-il non seulement une esquisse fascinante et remplie d'émotion, mais une sorte de prototype, un « archi-milieu » et un *écoumène* exemplaire. Ce faisant, il entre dans une fiction et construit une sorte de métaphore. C'est pour cette raison précisément que son esquisse pourra servir de modèle dans la description d'autres espaces alpins, et qu'elle imprégnera durablement la perception des observateurs ultérieurs, voire celle des autochtones, jusqu'à glisser entre leur vie quotidienne et le réel, le mince et dangereux miroir d'une image idéale trop attirante.

<sup>22</sup> Cf. *Stone Age Economics*, Londres 1974.

## En guise de conclusion : persistance du paradigme chez Raoul-Rochette

Le paradigme anti-moderne, qui structurait la controverse économique chez De Luc à propos des terrains communaux, est à l'œuvre ici aussi à propos des communautés pastorales des hautes Alpes. Ramond trouve désastreuse l'installation de manufactures dans la vallée de Glaris, alors que William Coxe, en bon libéral anglais, en félicitait les promoteurs, blâmait l'intervention des autorités, recommandait les détaxes et prédisait l'aisance future de la population. De son côté De Luc ne manque jamais l'occasion d'argumenter contre l'industrialisation et le commerce. Cette discussion avait trouvé dans les vallées du Jura neuchâtois un terrain privilégié. Un ensemble de conditions géographiques, climatiques et sociales y avait favorisé le développement d'un artisanat horloger et d'une proto-industrie mécanique. Dans les fermes que l'hiver isole, toute la famille fabrique des montres ou des machines. L'habileté technique y est grande ; tous les voyageurs savent que le fameux Jacquet-Droz, créateur des automates que l'Europe admire, est né dans cette région. Dans sa *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* (1758), Rousseau a attiré l'attention sur cette population qu'il nomme les *Montagnons* en y situant le cadre d'une sorte de parabole où il décrit les calamités qu'apporterait l'installation d'un théâtre dans ce milieu rural préservé. L'argumentation de Rousseau ne porte pas tant sur le modèle économique, que sur une sorte d'autarcie morale ; il fait l'éloge de l'artisanat familial et prend garde de ne pas parler du commerce. Il refuse de voir les germes d'une économie de production, et ne veut mettre en évidence qu'un exemple illustrant son système anti-urbain. Mais tous les voyageurs passant depuis lors par ces vallées se réfèrent aux Montagnons et apportent leurs opinions contrastées dans la discussion. William Coxe, dans la lettre où il raconte son voyage dans le Jura, ne manque pas de louer une fois encore la production et le commerce...

On dira peut-être que le cas est particulier, car la nature et l'habitat dans le Jura ne ressemblent pas à ceux des Alpes. Il existe en revanche une région pré-alpine souvent prise comme exemple dans la même discussion : c'est l'Appenzell. Je voudrais montrer en conclusion la permanence de cette formule, ou si l'on préfère de ce *topos* de l'écoumène pastoral en rapprochant des descriptions de De Luc et de Ramond une lettre où un autre voyageur raconte sa visite dans les deux parties de ce canton.<sup>23</sup> Raoul-Rochette commence par décrire le paysage, les

<sup>23</sup> Désiré Raoul Rochette, dit RAOUL-ROCHETTE, *Lettres sur la Suisse...* Il y eut plusieurs éditions, certaines augmentées par l'auteur ; je cite ici celle de Paris 1828. Raoul-Rochette (1789-1854), royaliste et catholique convaincu, fit une brillante carrière sous la

collines nombreuses, le vert des prés, les roches calcaires qui forment comme une enceinte de terrasses montagneuses. Il note que chaque colline accueille une maison et forme un domaine indépendant, pourvu, pense-t-il comme la plupart des voyageurs, de tout ce dont la famille a besoin pour subsister. Toutes les maisons sont bâties pareillement, et pareillement entretenues, offrant l'image d'une société égalitaire et harmonieuse. Raoul-Rochette, qui sans doute a lu Ebel, grand admirateur de l'Appenzell, se montre continûment enchanté. Il lui semble que cet accord entre les installations humaines et les dispositions géographiques sont le fruit d'un calcul de la nature, qui a eu à cœur d'établir ici un écoumène pastoral modèle, une épure, disons aussi : une idylle.<sup>24</sup>

Raoul-Rochette ne manque pas d'ajouter à cet idéal champêtre des considérations politiques et économiques. Appenzell est un canton démocratique, et ses citoyens les fils des héros qui ont conquis l'indépendance, ces « pères au maintien si noble », ces « républicains à l'accueil si hospitalier ». L'hyperbole est constante, et visiblement orientée par une argumentation idéologique. Le conservateur qu'est Raoul-Rochette fait en effet un éloge appuyé de la partie catholique du canton. Restée fidèle aux traditions pastorales et héroïques, celle-ci illustre la valeur du paradigme anti-moderne. La contrepartie économique de l'argument se trouve dans la description de la population protestante. L'industrie s'y est établie, le commerce s'est développé considérablement. Raoul-Rochette y voit la ruine des valeurs morales et la décadence de la population. Alors que les catholiques sont peut-être « les plus beaux hommes d'Europe », plus forts et plus habiles aux jeux du corps que tout autre peuple, les protestants livrés au modernisme sont des dégénérés !

Je n'ai vu nulle part en Suisse autant de bossus et de petits hommes rabougris qu'à Trogen. Et l'on sent, dès la première vue, à quelle énorme distance le commerce a placé deux peuples que la nature n'avait séparés que de quelques centaines de toises<sup>25</sup>.

Raoul-Rochette reproduit sans doute les clichés que répandaient les luttes confessionnelles très vives au XIX<sup>e</sup> siècle en Suisse, mais il les énonce comme le fruit de ses observations. Il paraît difficile d'être plus systématique dans l'application du paradigme anti-moderne... Une rhétorique a remplacé le discours de la

Restauration et occupa une chaire d'archéologie au Collège de France.

<sup>24</sup> « Et pour moi qui, en lisant Théocrite ou Cessner, m'affligeai plus d'une fois de ne pouvoir imaginer à leurs bergers un séjour digne d'eux, je n'aurai plus cet embarras ; je sais désormais où les placer. » (RAOUL-ROCHETTE, *op. cit.*, 181 ; le texte est cité dans *Le Voyage en Suisse, op. cit.*, 751).

<sup>25</sup> RAOUL-ROCHETTE, *op. cit.*, 204 (*Le Voyage en Suisse, op. cit.*, 753) ; je souligne.

découverte ; elle répète des lieux communs, faisant de ce qui était formulation neuve quarante ans auparavant, une recette applicable de manière mécanique. Cependant, si la pertinence de l'application est douteuse, on constate que l'opposition entre un modèle pastoral et un modèle qu'on appellerait aujourd'hui productiviste et marchand, conserve tout son intérêt à l'époque romantique.

*Université de Lausanne*